



gabrielle
wittkop
carnets
d'asie

cales

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verticales

- Le Nécrophile, *Régine Deforges*, 1972, 1990; *Verticales*, 2001
La Mort de C., *Christian Bourgois éditeur*, 1975; *Verticales*, 2001
Sérénissime assassinat, *Verticales*, 2001; «*Points*» *Seuil*, 2002
Le Sommeil de la raison, *Verticales*, 2003
La Marchande d'enfants, *Verticales*, 2003
Chaque jour est un arbre qui tombe, *Verticales*, 2006; «*Folio*»,
2007
Les Rajahs blancs, *Verticales*, 2009

Chez d'autres éditeurs

- E.T.A. Hoffmann, *Rowohlt Verlag*, 1966
Paris. Histoire illustrée (avec *Justus Franz Wittkop*), *Éditions Atlantis*, 1978
Unsere Kleidung. Histoire des modes européennes, *Insel Verlag*,
1985
Hemlock, *Presses de la Renaissance*, 1988

Suite en fin de volume

carnets d'asie

gabrielle wittkop

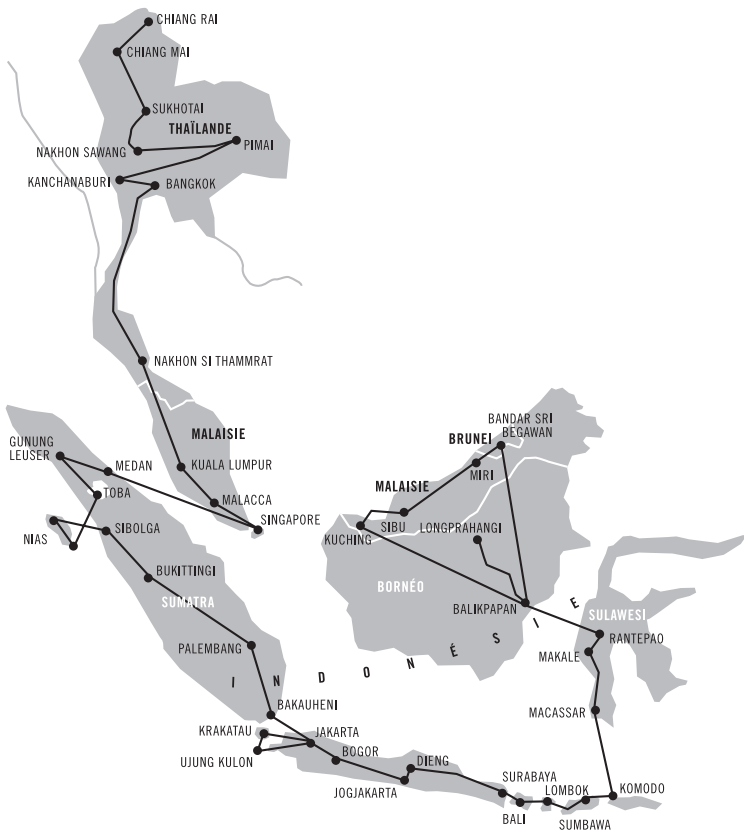
carnets d'asie

verticales

Toutes les prises de vue du cahier photographique
sont de l'auteur.

© Éditions Gallimard, octobre 2010

*à Mr Tang,
à Mr Wong,
à l'eunuque indien,
à mes divers chauffeurs,
et même à la crapuleuse mémoire de Brilliant-Chang.*



D'après une carte de G. Wittkop

Entrée en matière

– Croyez-vous, Mr Tang, que demain nous serons encore en vie ?

– Je le voudrais beaucoup, Madam, mais nul ne connaît l'avenir.

C'était à Bima, sur l'île de Sumbawa, dans le plus épouvantable coupe-gorge où il m'ait été donné de passer la nuit, alors que je revenais de Komodo, l'île des Dragons, tout là-bas, au bout de la Sonde.

Vingt-deux ans d'Asie, en chemin de fer, en chars à buffles cahotant sur de grosses roues de bois peint, à motocyclette, à dos d'éléphant, en *prahu*^{*}, en catamaran, à cheval, en Rolls Royce – elle ne m'appartenait pas – ou en camion parmi des choux et des sacs d'oignons. Des milliers de kilomètres en Jeep où l'on saute comme un ludion, en

* Tous les mots en italique suivis d'un astérisque figurent dans le glossaire en fin de volume.

avion-bout-de-ficelle, en bus à côté d'un cercueil anonyme, en canot rincé à grandes eaux par les rapides, à pied sur des passerelles de lianes ou dans la vase des fondrières. Que ne fait-on pas pour son plaisir!

J'ai connu le fabuleux Oriental de Bangkok et le vieux Raffles au temps où la tenue de soirée était obligatoire, j'ai partagé avec des rats et d'énormes blattes des cellules en ciment, tandis qu'au-dessus du sordide grabat des nuées d'anophèles vrombissaient autour d'une ampoule de 15 watts. J'ai dormi sur les nattes des *lamin** dayak et sur les matelas en noyaux de pêches des stations zoologiques. J'ai dîné à la table des princes et à celle des camionneurs et des soldats, repêché un cancrelat dans mon whisky. Le lecteur me pardonnera de n'avoir pas fait sauter la banque à Macao, de ne pas avoir arrêté un buffle furieux par les cornes et d'avoir évité la prison, chose qui se peut facilement arriver quand on est trop curieux.

Des visages apparaissent, venus de ma mémoire. Lato, le loyal chasseur de têtes, la vieille Sundari dont les tatouages indiquaient le nombre de ses anciens amants, Ali conduisant son minuscule caboteur avec les pieds pour lire plus commodément le journal, et l'adorable petite peste chinoise qui tentait de m'asservir.

Mes carnets d'Asie ne sont rien que des notes personnelles, impressions griffonnées sur mes genoux, au bord d'une rizière ou dans un bus de fer-blanc, couvrant des pages et des pages barbouillées de sueur ou étoilées de pourpre par un moustique gorgé mais vaincu. L'Asie a

changé depuis lors, toute chose m'a gagnée de vitesse et les lignes qui suivent sont d'un intérêt quasi historique. De nombreux voyages se répétant quelquefois ou revenant sur eux-mêmes à des époques différentes, et allant du nord de la Thaïlande au centre de Bornéo, m'ont obligée d'élaborer un plan sacrifiant la chronologie à la géographie, afin d'éviter au lecteur des parcours en zigzag. À chaque nouvelle visite, je voyais combien les choses ou ma vision avaient changé. Les modes, la politique, les usages. Le climat, lui, restait fidèle à lui-même, chaud, humide, une étuve. Quant à l'aventure, elle est encore restée ce qu'elle était toujours : un formidable jeu où le danger de se tromper ne se présente généralement qu'une seule fois.

Influence des monstres marins et de la soupe aux nouilles

Enfant précoce et solitaire, je me penchais souvent sur d'antiques atlas, des cartes marines jaunies. De gigantesques dauphins, des orques à visages humains et des baleines lançant leurs jets vers Borée, représenté comme un colosse joufflu, nageaient dans les archipels aux noms merveilleux. Des caravelles voguaient, toutes voiles déployées, des hommes sauvages vêtus de toisons et de feuilles peuplaient des continents bistre. Je ne connaissais pas la comtesse de Ségur, elle m'eût épouvantée, cependant que Jules Verne,

Bougainville et l'amiral Courbet m'offraient une stimulante compagnie (j'avais aussi un faible secret pour Long John Silver). Il paraît que ce n'était pas normal pour une fille de huit ans mais tout conformisme me fut toujours étranger. Ainsi le sol était-il bien préparé et seul manquait encore le catalyseur de mes énergies. J'allais quelques années plus tard le rencontrer à Soho où tout se déclencha dans le restaurant que Brilliant-Chang, Cantonais bouffi de graisse, tenait dans la Gerrard Street. Ce n'était pas à cause de ses études qu'on qualifiait Mr Chang de brillant, mais pour les bagues scintillant sur chacune des saucisses qui lui tenaient lieu de doigts. Son étincelante main droite ignorait ce que faisait sa fulgurante main gauche, l'une régissant la caisse du restaurant, l'autre empaquetant diligemment la cocaïne, la soupe par ici, la neige par là, everything at the right place, parfaitement. Dans le restaurant de la Gerrard Street, l'anglais cessait d'être *lingua franca* et, dès qu'elle passait le seuil, tous les regards se tournaient vers la fille long-nez. Il y avait là surtout des débardeurs du marché de Berwick Street et de vieilles femmes en veste ouatée qui, penchées sur le bol, tricotaient de leurs chopsticks avec des grâces de gnomides. Tel était le public dans la salle de devant. Quant à la salle du fond, vers laquelle on voyait se diriger des acolytes de Brilliant-Chang, dont les cravates brochées resplendissaient de grosses fleurs et de femmes nues, je n'y suis jamais entrée, n'ayant ni drogues ni armes à vendre ou à acheter. Ce restaurant me plaisait et manger ma soupe aux nouilles sous les regards suspicieux de Brilliant-Chang me semblait alors le premier

chapitre de futures expériences. Je ne savais pas encore quelles formes elles prendraient. Le monde était immense, la vie illimitée.

Je me doutais bien que dans la salle du fond les mécontents et les contestataires étaient expédiés là où les canards laqués ne cancanent plus et, espérant quelque intéressante catastrophe, j'attendais à chaque instant d'entendre péter les revolvers. Malheureusement je n'étais pas là lorsque, comme on put le lire dans la presse britannique, Brilliant-Chang fut métamorphosé en écumoire par ses amis d'affaires. Entre-temps j'avais découvert mon but : l'Asie. Cette Asie ne serait pas celle des touristes – le tourisme y a fait plus de mal en soixante ans que trois siècles de colonialisme. Elle n'allait pas non plus ressembler à celle d'une Mère-la-Douleur.

Je ne parlerai ni du Japon où je ne suis demeurée que trois semaines ni du Sri Lanka où j'arrivai en pleine émeute et dont je ne perçus les beautés que comme derrière un voile. Et l'Inde? L'Inde où j'ai passé dix mois sur les hauts plateaux du Satpura... Oh, pour l'Inde, ceci est une autre histoire. Et sera peut-être un autre livre.

Un saphir entre ciel et terre

Un des petits hommes gras tire une boîte en fer de son parka plus gras encore : deux saphirs, quelques rubis reposent sur le caoutchouc-mousse. L'homme lève

un saphir contre la lumière, annonce un prix et son compagnon, auquel une calotte noire à gros pompon confère un air vaguement ecclésiastique, produit un éclat de vitre pour éprouver l'infrangible dureté de la pierre. Pierres eux-mêmes, visages de stéatite, yeux d'obsidienne, mais l'émail des dents taché, rompu. Tenu entre le pouce et l'index, un sombre glaçon avale dans sa nuit d'outremer l'ignoble éventrement d'une ruche tranchée dans les échoppes de tôle ondulée et les baraques où, accroupies parmi les gosses hurlants, des femmes proposent leurs broderies. Morve, rouille, pouille, comme en Inde ou en Amérique du Sud. Les chaotiques architectures de planches et de carton goudronné se penchent sur un entonnoir de poussière jaune où sont parqués des bus. Un saphir plane entre ciel et terre, beaucoup trop cher ou pas assez.

C'est un village des Meo – ou Hmong, comme ils se nomment eux-mêmes –, une des tribus minoritaires et animistes qui, comme les Yao, les Lisu, les Akha, les Karen, vinrent de Chine méridionale au XIX^e siècle, portant leurs vivres et leurs armes à dos d'homme à travers les fourrés de bambou, jusque sur les hauts plateaux de la Thaïlande septentrionale. Anciens nomades de fait mais nomades de cœur encore, ils se sont fixés sur les pentes montagneuses, comme sans cesse prêts à de nouveaux départs. Parfois, ils entretiennent des petites armées privées, volontiers prédatrices.

Souvent les Meo descendent aux marchés de la plaine s'approvisionner de denrées qu'ils revendent aux villageois des hauts plateaux, occasion de contacts et surtout

de conflits avec les paysans de longue date, *Konmiang* ou « fils du pays », comme ils s'intitulent pour se distinguer des tribus des collines. Celles-ci sont remarquablement conscientes de leur identité ethnique et fortement attachées à des traditions ancestrales impliquant naturellement l'indépendance vis-à-vis de toute autorité gouvernementale. La situation de ces tribus suscite un inextricable enchevêtrement de problèmes dont le moindre n'est pas l'immédiate proximité du Triangle d'or. Au croisement des frontières thaïe, birmane et laotienne, son centre se trouve dans la région de Chiang Saen. C'est là que le pavot blanc s'épanouit dans le secret des clairières, assurant pour les trois quarts la production mondiale de l'opium.

Ce village est beaucoup trop proche de la civilisation pour être typique, les femmes aux gros chignons en forme d'œuf s'efforcent d'y écouler des patchworks folkloriques, tandis que les deux petits hommes s'attachent à mes pas, ne cessent de murmurer, réduisant le prix du saphir qui, du même coup, semble fondre comme un morceau de sucre. Un village yao, sur la route de Mae Suai. Bottés de vase, les buffles longent lentement les rizières. La dame yao, coiffée d'une macle de drap tricorne et la mâchoire jaune lisse posée sur un boa garance, offrirait une curieuse version des élégances fin de siècle, n'était la barbare chaleur des laines. Soudain le vent tranchant des plaines mongoles passe inopinément sur les vergers de litchis ponceau. La dame yao remonte d'un jet d'épaule le nourrisson couronné de grelots et de pompons qui dort sur son dos puis disparaît entre les paillotes, obliques sur leurs béquilles. Le village

semble vide, à l'exception des chiens jaunes et des petits cochons, omniprésents dans tout le Sud asiatique. Invisible, à peine audible, un gong jette ses ondes concentriques, vite dispersées.

– Vous auriez dû mettre vos bottes, dit Satit, le chauffeur. Oui, vous auriez dû, bien qu'ici ce soit un peu moins dégueulasse que chez les Akha. Mais ça n'empêche pas, ajoute-t-il d'un air mystérieusement significatif. Ça n'empêche pas...

Puis, ayant logé une Lucky Strike dans sa lacune dentaire, il lance la machine qui s'arrache de la vase en rugissant.

À l'heure où toutes les images se brouillent, quand déjà je chemine sur le fragile pont d'herbe qui mène de la veille au sommeil, je retrouve toujours la boue jaune où l'on s'enlise jusqu'à la cheville et qui pète avec un mol clappement de ventouse quand on s'en extrait péniblement, les bananiers reflétés dans le café au lait des rizières, la pluie tambourinant sur la tôle des toitures, les montagnes fumantes et la lune qui est une autre lune, étrangère à celle que nous connaissons.

Elle est plus lourde et plus grasse encore, la fange du village akha perdu parmi ses cotonniers, si solitaire, si lointain, avec ses piliers totémiques tout nus et le tronc rudement équarri du Portail des esprits, où des mamelles sont sculptées. Les Akha vénèrent surtout les esprits aquatiques, ignorent la nage, ne traversent jamais une rivière et s'efforcent de n'utiliser que le minimum d'eau strictement nécessaire à la vie. Les hommes, flottant dans des

frusques occidentales, sont couleur de plomb. Les femmes aussi, à l'exception de leur tiare qu'elles ne quittent jamais et des grosses guêtres polychromes cachant les jambes jusqu'au bord de la minijupe mais laissant les pieds nus. Deux d'entre elles s'affairent sous une espèce de gibet à dépecer un chien. Les entrailles déposées dans une cuvette sont déjà noires de mouches. Une autre femme s'approche, un paquet de chiffons gris vaguement animé pendu à sa mamelle. Elle dit quelque chose que Satit ne comprend pas. La femme secoue la tête avec véhémence et toutes les vieilles monnaies d'argent, tous les Napoléon, toutes les Victoria s'entrechoquent en tintant pour souligner ce qu'elle dit.

– Je ne comprends pas, répète Satit, méprisant, avant de cracher son mégot.

Le gouvernement enregistre à peu près 2 500 hameaux provisoires, englobant presque un demi-million d'individus qui appartiennent à ces tribus plus ou moins nomades et qui ne se rattachent à un territoire que conditionnellement. Leurs divers langages font tous partie du groupe sino-tibétain, lui-même divisé en quatre branches principales qui se ramifient à leur tour.

Les mouches charognardes nous molestent. Des enfants viennent mendier, International Christianity ou ITT Worldwide Technology transparaissent faiblement à travers le gris de leur T-shirt. Une femme fait signe d'entrer dans sa hutte et Satit explique qu'il y a toujours deux chambres, celle des hommes où les femmes n'entrent jamais, et celle

des femmes, où peuvent entrer les hommes. Pas de meubles mais des corbeilles de toute forme et de tout calibre, des marmites, des boîtes s'entassent au fond d'un couloir séparant les deux pièces fermées par des rideaux en loque. Quand une fille est nubile, elle l'annonce par le port d'une espèce de tablier brodé. Garçons et filles se rencontrent dans la forêt, à des endroits réservés aux échanges sexuels. Une fille peut avoir trois ou quatre amants mais doit se marier dès qu'elle est enceinte. C'est elle qui propose le mariage à un homme, et même s'il sait ou suppose ne pas être le père de l'enfant, il ne peut refuser sous peine de perdre la face. Les Akha ignorent les contraceptifs et les avortements sont rarement pratiqués.

– Mais regardez bien, fait Satit sans cesser de têter sa cigarette, vous ne voyez pas d'infirmes, pas d'anormaux. On ne laisse pas vivre le gosse à grosse tête, celui qui a un bec-de-lièvre, un œil blanc ou une bosse. On lui met tout de suite une boulette d'opium sous la langue. Mort très douce et instantanée.

– Et ceux qui deviennent infirmes à la suite d'un accident ?

– Ah, ceux-là, ils doivent vivre à part, tout seuls, hors du village. C'est comme ça...

– Chez nous c'était aussi comme ça pour les lépreux pendant des siècles.

– Aïe, aïe, aïe, s'exclame Satit en partant d'un gros rire, des lépreux y'en a que trop ! Pas loin de Lamphun, on entretient le McKean Leprosarium et je me demande bien pourquoi !

Et continuant son gros rire, il chasse une mouche à viande posée sur sa joue.

Poppies

Cela s'appelle un *poppy* et tient juste dans le creux de la main, gracieux ballon sec et couleur ivoire, couronné d'une rosace évoquant les stucs second Empire. C'est la capsule d'une plante nommée *papaver somniferum album* et qui pousse toute seule dès qu'on la sème sur un coin de jungle défrichée. Cela contient un suc laiteux qui proprement traité se change en opium, et 1 000 tonnes d'opium brut proviennent annuellement du Triangle d'or. Voici déjà les images de cinoche 1930, la vamp en kimono brodé de dragons, les coussins de lamé, le mot de passe, les Chinois affalés sur des nattes dans quelque crépusculaire fumerie de White Chapel. Voici pour les personnes plus lettrées, les palais que Kublai Khan¹ vit en rêve ou les horripilantes chimères de cheval cabré et de Malais guetteur torturant De Quincey.

La première fois c'était dans un village dont j'oublierais le nom, chez les Karen blancs, ainsi nommés parce que les filles portent une robe de laine blanche avant le mariage qui leur confère ensuite le droit de s'habiller en rouge. Les plus sexy arrivent à quitter la robe encore isabelle,

1. Nous avons conservé dans les noms propres la graphie utilisée par Gabrielle Wittkop. (*N.d.É.*)

les moins attirantes la gardent quelquefois jusqu'au beige foncé. Petites huttes de guingois sous le soleil, parmi les potagers où la citrouille s'arrondit sous le jade de ses feuilles, où, près de l'aubergine, l'ananas épanouit son jubilant panache. Inoffensifs et végétariens, fumant l'opium comme toutes les tribus des collines, les Karen cultivent en douce la fleur interdite, entre les litchis et les abricots dont le gouvernement s'épuise à vanter les mérites. Des fonctionnaires kaki et maussades, des volontaires européens ont beau distribuer des plants, des semences, des noyaux, des boutures, les *poppies* gagnent la course. La culture du pavot blanc ayant toujours représenté l'unique source de revenus pour la plupart de ces peuplades, l'interdiction, dans la mesure du moins où elle est observée, remet toute leur économie en question. D'ailleurs, les prix de l'opium brut n'étant en rien comparables aux salaires normaux, les efforts du gouvernement semblent voués à l'échec¹.

Les Karen ne vont pas vendre l'opium en ville mais attendent sur place leurs clients attirés, hommes de paille et hommes de main des gangs internationaux. Bravant les routes défoncées, des Cadillac font régulièrement leur apparition et les paysans échangent la récolte contre des pièces d'or et d'argent, le papier monnaie ne leur inspirant pas confiance. Le contrôle légal du Triangle d'or est précaire, non seulement parce que beaucoup de localités sont peu accessibles, mais aussi parce que la région est partiellement soumise aux luttes des séparatistes et des communistes. De

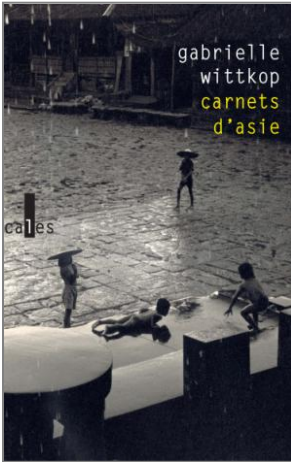
1. C'était en 1987. J'ignore si les choses ont changé depuis. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont de l'auteur.*)

Du même auteur (suite)

Les Départs exemplaires, *Éditions de Paris, 1995*

Almanach perpétuel des Harpies, *Éditions de l'Éther Vague/Patrice Thierry, 1995*

Nouveaux Mémoires de l'abbé de Choisy, *Yvon Lambert, 2002*



Carnets d'Asie

Gabrielle Wittkop

Cette édition électronique du livre *Carnets d'Asie*
de *Gabrielle Wittkop*
a été réalisée le 12 octobre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2010 par Laballery
(ISBN : 9782070130948)
Code Sodis : N45018 - ISBN : 9782072415456
Numéro d'édition : 177576